

## Fiche pédagogique

## 25° Festival international de Films de Fribourg

19 au 26 mars 2011



### Mon FIFF à moi :

7 films - sur 12 - de la compétition internationale :

**Little Big Soldier/Da bing xiao jiang**, Sheng Ding, Hong Kong 2010 (Film d'ouverture, hors compétition) --- Page 3

**Aftershock**, Feng Xiaogang, Chine 2010 --- Page 3

**Sin Retorno**, Miguel Cohan, Argentine, Argentine, Espagne 2010 --- Page 4

**Los Colores de la Montaña**, Carlos Cesar Arbelaez, Colombie, Panama 2010 --- Page 4

**Poetry/Shi**, Lee Chang Dong, Corée du Sud 2010 --- Page 4

**Late Autumn**, Tae-Yong Kim, Corée du Sud 2010 --- Page 5

**Miss Tacuarembó**, Martin Sastre, Uruguay, Argentine, Espagne 2010 --- Page 5

**Fix Me**, Raed Andoni, Palestine 2010 --- Page 6

**Tropa de Elite 2, O Inimigo Agora é Outro**, José Padilha, Brésil 2010 (Film de clôture, hors compétition) --- Page 6

Site de l'Office cantonal (VD et GE) de contrôle des films : <http://www.filmages.ch/>

### Tous au FIFF!

12 longs métrages dans la Compétition internationale en provenance de Chine, Uruguay, Palestine, Guatemala, Vietnam, Inde, Argentine, Iran, Colombie et Corée du Sud.

Dans la colonne de gauche des pages 1 et 2 sont indiquées pour chaque titre de film **les pages où trouver le commentaire y-relatif**. Les films sont présentés dans un joyeux désordre, d'abord la compétition internationale, puis toutes sections confondues.

Je souhaite réserver la part belle dans cette introduction à la section **Planète Cinéma**, qui s'adresse aux écoles, et que je ne saurais trop vous encourager, ô enseignants et étudiants, à venir découvrir!

**Planète Cinéma**, le programme scolaire du FIFF, offre aux écoles l'occasion de découvrir des cinématographies internationales et d'être initiées dans l'analyse de l'image par des professionnels. Lors du Festival 2010, ce sont plus de 9000 jeunes qui ont ainsi profité de l'offre **Planète Cinéma**. Les films sont sélectionnés conjointement par une

commission artistique, une commission pédagogique et par la direction du Festival. Les enseignants sont libres de choisir les films qu'ils souhaitent présenter à leurs élèves.

Chaque projection de film est précédée d'une présentation, et est suivie d'un face à face avec réalisateur(s), acteur(s) et/ou producteur(s). Un dossier pédagogique pour chacun des films de ce programme se trouve [sur notre site](#), qui, par ailleurs, ouvre [un blog "Planète Cinéma"](#) à celles et ceux qui souhaitent s'exprimer sur un ou plusieurs films vus au FIFF (délai de restitution des textes : 8 avril 2011).

Enfin, **Planète Cinéma** propose aux enseignants (de Fribourg en particulier, mais aussi de Romandie) des ateliers et des cours de formation continue dans le cadre de la section "Histoire et Esthétique du Cinéma" à l'Université de Lausanne.

Vous trouvez les 12 titres choisis par **Planète Cinéma** pour 2011 sur le site du Festival, et les dossiers pédagogiques sur [cette page](#) de notre site e-media.

Qu'on se le dise!

**Mon FIFF à moi (suite) :**

**United Red Army/Jitsuroku rengô sekigun : Asama sansô e no michi**, Kôji Wakamatsu, Japon 2007 --- Page 6

**Munich**, Steven Spielberg, USA 2005 --- Page 8

**We are four Lions**, Christopher Morris, UK 2010 --- Page 8

**Carlos**, Olivier Assayas, (330'), France, Allemagne 2010 --- Page 8

**Camila**, Maria Luisa Bemberg, Prod. Lita Stantic, Argentine 1984 --- Page 9

**Un Muro de Silencio**, Lita Stantic, Argentine, Mexique, UK 1993 --- Page 10

**Black Snake Moan**, Craig Brewer, USA 2006 --- Page 11

**The Tiger Factory**, Woo Ming Jin, Malaisie, Japon 2010 --- Page 11

**Les Yeux de la Vengeance/Ek Hasina Thi**, Sriram Raghavan, Inde 2004 --- Page 11

**Mother**, Bong Joon-Ho, Corée du Sud 2009 --- Page 12

**Third Person Singular Number**, Mostofa Sarwar Farooki, Bangladesh 2009 --- Page 12

**Tinguely**, Thomas Thüme-na, CH 2010 --- Page 12

**Europe, Amérique du Sud et Asie ont pignon sur rue au FIFF, les films arabes sont les grands absents ... :**

Les révolutions victorieuses tunisienne (décembre 2010 - janvier 2011) et égyptienne (janvier-février 2011) ont fait école dans le monde arabe. Dans de nombreux pays soumis à un régime non démocratique, une lutte pour le changement soutenue par l'opinion internationale a éclaté. Mais, depuis mars, les révolutionnaires perdent du terrain face aux forces lourdement armées des potentats au pouvoir. En Libye, le Colonel Kadhafi massacre tranquillement ses opposants, d'autres pays arabes écrasent les leurs, La guerre civile fait rage en Côte d'Ivoire, tandis que les regards du monde sont rivés sur la catastrophe nucléaire et humanitaire au Japon. Démocraties et liberté d'expression ne sont pas pour demain dans ces pays, et ce n'est pas l'an prochain que pourront figurer au programme du FIFF des films du Yémen, de Libye ou autres Bahreïn... Mais leur heure viendra, le futur directeur se l'est promis !

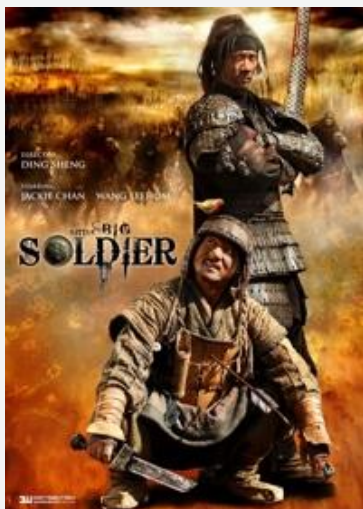
Le Festival 2011 (qui célèbre cette année son 25<sup>e</sup> anniversaire) propose sept sections, autour d'un thème, d'un auteur, d'une cinématographie, des œuvres de pays proches ou lointains, actuelles ou de répertoire : autant de miroirs de société ; en tout, 114 films. C'est le baroud d'honneur d'Edouard Waintrop, qui quitte Fribourg après 4 ans de d'excellents et loyaux services. Jamais le FIFF ne s'est aussi bien porté que depuis le quadrennat de cet ex-journaliste de "Libération".

À la cérémonie d'ouverture, tous les orateurs ont pris la peine de s'exprimer en trois langues (allemand, français et anglais) : joli

geste de déférence envers les nombreux invités. Edouard Waintrop a évoqué les réalisateurs iraniens Jafar Panahi et Mohammad Rasoulof, condamnés par le gouvernement des mollahs à six ans de prison et vingt ans d'interdiction de travailler. "Ubu est roi en Perse et s'applique à détruire le cinéma" a commenté tristement M. Waintrop. Et je ne résiste pas au plaisir de vous répéter la petite phrase joliment assassine de Madame Simonetta Sommaruga qui salue les invités de marque en leur promettant qu'aucun d'eux ne sera arrêté !

Mais revenons aux films du Festival, et à nos choix !

La **COMPETITION INTERNATIONALE** compte 12 films, la section **BLACK NOTE** 15 films qui font résonner des musiques noires de par le monde. Le programme **COURTS METRAGES** réunit 17 courts. Une section qui me fascine, **DANS LA PEAU D'UN TERRORISTE**, offre l'occasion peut-être unique de découvrir dans son intégralité le formidable **Carlos** d'Olivier Assayas. Et de (re)voir de remarquables fictions des cinq dernières décennies traitant du terrorisme. Dans le cadre de **L'HOMMAGE A LITA STANTIC**, la productrice argentine dont l'engagement a permis à la Nouvelle Vague argentine des années 1990 de s'imposer internationalement, présentera un choix de ses films. Un autre programme fascinant, **LA FEMME QUI EN SAVAIT TROP**, présente entre autres **Gloria** de John Cassavetes, **Shadow of a doubt** d'Alfred Hitchcock, **Gasligh** de George Cukor, **The Reckless Moment** de Max Ophüls, etc. Huit chefs-d'œuvre que j'aurais bien revus et fait découvrir avec joie ! La section **LIMA, PRISTINA** invite à un tour du monde du dysfonctionnement social (Congo, Kosovo, Cuba,



Leehom Wang (debout) et Jackie Chan



Affiche de *Aftershock*



Les jumeaux tentant de fuir le séisme dans *Aftershock*

Pérou, Bangladesh). **SAKART-VELO**, le mot veut dire « géorgien », présente 17 films venus de ce pays. Et enfin **THE DA HUANG NETWORK** décline le cinéma malaisien de la jeune génération en 7 films.

### Mon FIFF à moi

21 films, un tiers de compétition, un cinquième de terrorisme, un dixième de cinéma argentin, avec quelques incursions dans les autres sections. Les films présentés succinctement ci-après nous ont semblé dignes de votre attention.

#### 1. *Little Big Soldier/Da bing xiao jiang*, Shen Ding, Hong Kong 2010 (Film d'ouverture)

Dans la Chine ancienne, entre 476 et 221 avant J.-C., à l'époque des sept royaumes (Chu, Han, Wei, Qi, Qin, Yan et Zhao) une bataille très meurtrière oppose les armées de Liang et celles de Wei. (Je n'ai pas trouvé de royaume Liang, mais bien Yan. Est-ce le même ?) Un fermier enrôlé de force, pas trop courageux, mais rusé, sauve sa peau en faisant le mort sur le champ de bataille. Seul survivant du clan des Liang, il fait prisonnier le jeune général des Wei, aux fins de se faire récompenser pour sa capture. Mais la route jusqu'au camp ennemi est longue, truffée d'épreuves et d'obstacles. L'histoire a été écrite par la superstar chinoise Jackie Chan en personne, il est aussi producteur exécutif du film. L'humour "chaniesque" (Edouard Waintrop dirait "brancalonesque", en référence à *L'Armata Brancaleone* de Monicelli, 1966) enrobe tout le film, la rivalité entre le paysan joué par Chan et le général prisonnier donne lieu à une foule de situations cocasses, typiques du "buddy movie". Les scènes dramatiques ne manquent pas non plus. Les combats sont brutaux, sans nous priver toutefois des acrobaties que nous aimons chez Jackie

Chan. Le film dénonce toute la logistique de guerre, les absurdes codes d'honneur, le sort cruel des petites gens qui meurent pour les ambitions des puissants. La sagesse et le bon sens sont ici l'apanage du "Little Big Soldier" (souvenez-vous : *Little Big Man*, d'Arthur Penn) et il communique peu à peu sa philosophie pacifique à son illustre prisonnier. Photographie et costumes sont soignés, ce 98<sup>ème</sup> film de Jackie Chan est un vrai cadeau !

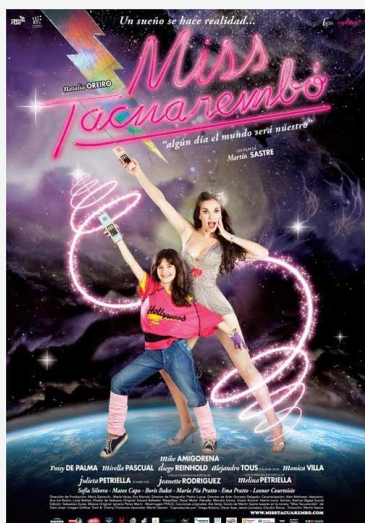
#### 2. *Aftershock/Tangshan dadizhen*, Feng Xiaogang, Chine 2010

En juillet 1976, un tremblement de terre de 8,2 sur l'échelle de Richter détruit la ville chinoise de Tangshan. Un frère et une soeur jumeaux de huit ans se trouvent pris sous une plaque de béton : la soulever permettra de sauver un enfant, mais écrasera l'autre. La mère doit choisir lequel sauver de ses enfants. Elle choisit le fils. Son mari a péri dans le chaos, elle se retrouve seule à élever un garçon qui a perdu un bras lors du séisme. Elle ignore que sa fille a finalement survécu. Incapable de parler pendant bien longtemps à cause de son traumatisme, l'orpheline a été adoptée par un couple de l'armée rouge qui réside loin de Tangshan. Trente-deux ans plus tard, la mère et ses jumeaux se retrouveront. Le frère et la soeur sont venus prêter main forte aux sauveteurs, lors d'un nouveau séisme, et le hasard les met en présence. Malgré les impressionnantes scènes initiales du tremblement de terre, *Aftershock* n'est pas un film catastrophe, mais bien un drame psychologique, une saga mélodramatique sur les valeurs familiales, l'amour et le souvenir. Au travers du destin des personnages, le film relate l'histoire de la Chine depuis la fin de la révolution culturelle jusqu'à nos jours, de la reconstruction après le séisme, et de la force d'une na-





**Late Autumn**



grabataire qu'elle soigne et nourrit et de son petit-fils Wook qui vit chez elle). Tout s'écroule le jour où elle découvre que ce petit-fils et ses copains ont violé une camarade d'école, laquelle s'est suicidée. Pis : les parents des coupables s'organisent pour acheter le silence de la mère de la victime. Mia ne comprend plus le monde autour d'elle. Ses forces et sa raison l'abandonnent, peut-elle encore saisir un peu de beauté, un peu de bonté, avant qu'il ne soit trop tard ? Narration fluide, dialogue épuré et efficace, **Poetry** dresse un tableau tout en nuances de la société, de l'aliénation entre générations, de la maladie d'Alzheimer, et de la responsabilité individuelle. **Le Grand Prix du Jury International du FIFF, "Le Regard d'Or", ainsi que le Prix du Jury FIPRESCI sont allés à Poetry.**

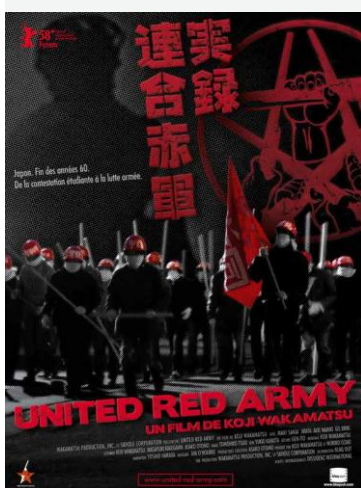
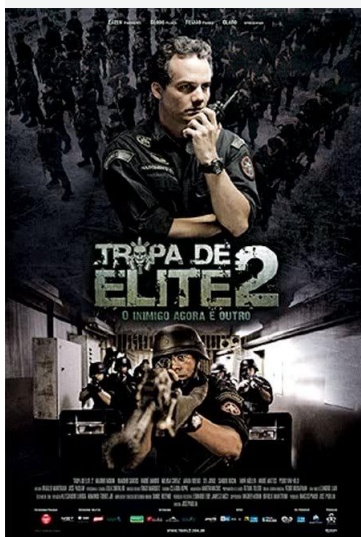
**6. Late Autumn, Kim Tae-Yong, Corée du Sud 2010**

Anna, une Chinoise purgeant une longue peine (dans une prison américaine) pour avoir assassiné son époux violent, se voit accorder trois jours de permission pour assister à l'enterrement de sa mère. Dans le trajet en bus pour Seattle, elle est abordée par Hoon, un charmant Coréen, qui emprunte à sa presque compatriote les trente dollars qui lui manquent pour le billet... Entre la femme solitaire (pour sa famille, elle n'est qu'un poids inutile) et le jeune homme naît une relation fragile, la volubilité de l'un se heurtant au mutisme de l'autre. Anna ne veut rien révéler de son passé, Hoon lui cache qu'il est poursuivi par un mari jaloux qui veut le tuer. Les dialogues, en anglais, sont ténus : la famille n'a pas grand-chose à dire à la permissionnaire, et Anna est laconique. Si elle parle, c'est par voie détournée : lorsque Hoon et elle observent un couple en pleine dispute, au loin, elle invente les répliques de la jeune femme, et Hoon improvise les réponses, ce dia-

logue pouvant être le leur ... ou lorsqu'elle se décide à raconter son passé à Hoon, elle le fait ... en mandarin ! Plus que la parole, ce sont les silences et le langage du corps qui comptent. Les deux personnages sont fortement attirés, mais ils savent que leurs chances sont ténues. Le film nous plonge dans une relation étrange, faite de non-dit, de refus, de solitude et d'éclats passionnés. Certaines séquences sont presque surréalistes, d'autres simplement comiques ou mélancoliques, toutes servant avec art le propos du film : la rencontre et l'attrance de deux êtres que tout rapproche et tout sépare à la fois. **Le Prix E-Changer décerné par le Jury des Jeunes du FIFF (d'un montant de CHF 5'000.-) ainsi qu'une Mention spéciale de la Fédération Internationale des Ciné-Clubs FICC sont allés à Late Autumn.**

**7. Miss Tacuarembó, Martín Sastre, Argentine, Espagne, Uruguay 2010**

Une jeune fille prénommée Natalia rêve d'être une star de telenovela (série TV). Mais comment réussir quand on végète dans une petite communauté rigide et bigote au fin fond de l'Uruguay ? À Buenos Aires, seul le Parc d'attractions "Cristo Park" et l'émission TV (**Todo por un Sueño = Tout pour un Rêve**) lui offrent une (bien dérisoire) rampe de lancement. Au parc à thème christique, elle se retrouve déguisée en table de la loi ! Cocasse, iconoclaste, absurde et échevelée, cette comédie dansée et chantée est inspirée d'un roman éponyme de l'écrivain uruguayen Dani Umpi, qui dénonce avec causticité et sans ménagement le kitsch sentimental et manipulateur des reality shows, séries et autres produits grand public de la télévision ainsi que l'emprise écrasante de l'Eglise. Le numéro musical dont la chorégraphie réunit Jésus, les nonnes et l'héroïne est un mor-



ceau d'anthologie qui vaut à lui seul le déplacement. Et pour ceux qui la connaissent, l'actrice espagnole Rossy de Palma fait un numéro d'animatrice TV dans un numéro d'autodérision absolument irrésistible !

**8. Fix Me, Raed Andoni, Palestine 2010**

Fiction burlesque, ce film narcissique, raconté à la première personne, présente le réalisateur palestinien souffrant de maux de tête lancinants et permanents qui l'empêchent de travailler. Il se rend au service de psychiatrie de l'hôpital de Ramallah, on lui promet un traitement efficace de vingt séances. Raed Andoni explique au psychiatre qu'il a l'intention de filmer sa psychothérapie. Le film intercale donc les séances chez le psy filmées au travers d'un miroir sans tain et des discussions de tous les jours, dans les rues, les lieux publics ou les maisons de Ramallah. Mise à part la démarche très égotiste, je ne sais pas ce que ce film a à voir avec un Woody Allen ou un Nanni Moretti auxquels d'aucuns le comparent. Globalement, *Fix me* observe l'échange entre patient et praticien et montre comment le drame des territoires occupés fait partie de tout palestinien. Ni hymne à la paix, ni cri de révolte et de guerre, *Fix me* est une réflexion lancinante sur les dérives extrémistes des deux factions antagonistes.

**9. Tropa de Elite 2 - O Inimigo Agora é Outro, José Padilha, Brésil 2010 (Film de clôture)**

Dans le premier *Tropa de Elite*, projeté il y a deux ans à la Berlinale, le colonel Roberto Nascimento, qui dirige le redoutable **Batalhao de Operações Policiais Especiais = Bataillon des Opérations spéciales BOPE**, une unité d'élite de la police, combattait les narcotrafiquants dans les favelas de Rio. C'était dans les années 1990. Dans cette fausse suite qui se joue

entre 2006 et 2010, il affronte un autre ennemi : les milices formées de policiers ou militaires qui travaillent main dans la main avec des politiciens corrompus, et les trafiquants de drogue si entente. Nascimento doit donc combattre tout le système. Microcosme symbolisant les pourfendeurs de la justice : Nascimento, le policier intègre, l'homme de terrain et d'action. Sa femme qui l'a quitté (avec leur fils) pour Diego Fraga, un professeur et député intègre, défenseur des Droits de l'Homme. Face à eux, les adversaires : des élus politiques et des officiers de police corrompus, et des médias qui sont, à de rares exceptions près, à leur botte. Des écuries d'Augias dans lesquelles Nascimento et les hommes du BOPE qui sont propres comme lui essaient de faire le ménage, à leurs risques et périls. Padilha fait preuve de courage en dénonçant le crime et la corruption et il le fait avec talent. Le titre de ce second volet "O Inimigo Agora é Outro" signifie l'Ennemi est maintenant un autre". Violent, hâletant, le film ne laisse aucun doute sur la corruption et la passivité politiques, sur la collusion entre les politiques et le crime organisé, bref, sur les dérives du système.

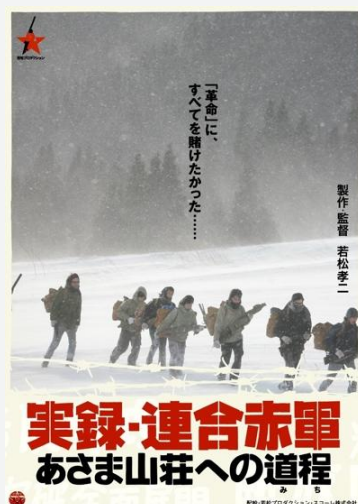
*NB : Lorsque M. Waindrop a introduit ce film de clôture, il a annoncé que la séance serait suivie d'un cocktail dînatoire offert par l'ambassade du Brésil. Et il n'a pas pu s'empêcher d'ajouter qu'ils n'étaient pas rancuniers !*

\*\*\*\*\*

**10. United Red Army/Jitsuroku rengô sekigun : Asama sansô e no michi, Kôji Wakamatsu, Japon 2007 (3h10)**

20 ans après la fin de la 2<sup>e</sup> Guerre Mondiale, une immense déception provoquait des vagues de contestation, et la jeune génération prenait conscience de son pouvoir à se faire entendre. Dans les années 1970, en Europe, l'extrême

2 affiches originales du film  
**United Red Army**



gauche a ainsi basculé, dans la foulée de 68, dans une action violente contre l'impérialisme et les valeurs réactionnaires.

La dérive japonaise est moins connue que les années de plomb des BRIGATE ROSSE ou de la ROTE ARMEE FRAKTION. Au Japon, la contestation étudiante est violemment réprimée. De ses cendres renaîtront des groupuscules d'extrême-gauche encore plus radicalisés, échauffés par l'alliance nippon-américaine de l'après-guerre, par la guerre du Vietnam, par le conservatisme étouffant de la société japonaise, et galvanisés par la Révolution culturelle.

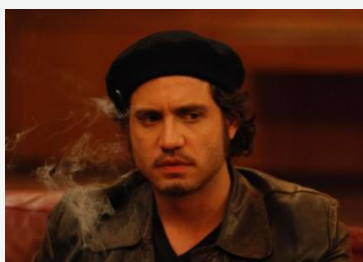
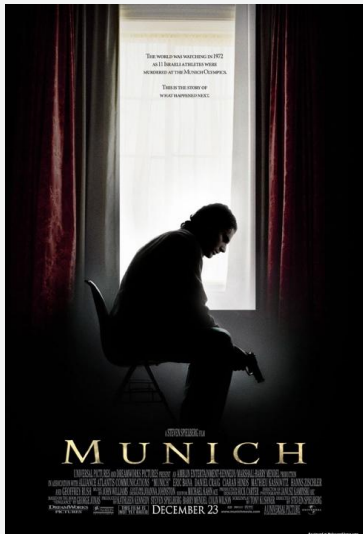
Alternant images d'archives, gros titres de journaux, photos et actualités de l'époque avec la fiction proprement dite, le film revendique un caractère de reportage. Dates, lieux, noms, âges sont indiqués sur l'écran. Les divers protagonistes nous sont présentés, avant qu'ils n'entrent en clandestinité, regroupés dans la montagne pour y suivre un entraînement militaire qui fera d'eux des révolutionnaires exemplaires. Mais au fil du temps, la discipline militaire, renforcée par le rigorisme et l'abandon total de l'individualisme, se mue en régime de terreur : tout manquement est passible de châtiments corporels, et, progressivement, de mort. On relèvera ainsi quatorze victimes de ces séances monstrueuses d'autocritique collective, sur lesquelles Koji Wakamatsu, le chroniqueur de ces années folles, ne nous épargne aucun détail, aussi insupportable soit-il.

Ce docu-fiction se déroule entre 1969 et 1972 et expose la dérive autodestructrice et criminelle de l'Armée Rouge Japonaise. Critique rationnelle du militarisme gauchiste, du communisme sectaire dans les groupes révolutionnaires qui voulaient la "guerre totale" pour créer un monde meilleur délivré de l'impérialisme réactionnaire. Le film questionne le rapport des militants à l'autorité et expose le phénomène d'aliénation

collective dans une communauté soumise à de très fortes pressions extérieures (la police, les médias) et intérieures (les camarades et les chefs). **United Red Army** se déroule principalement dans ce camp paramilitaire et s'achève sur la prise d'otage dans le village d'Asama-Sansô. Cette prise d'otage fut retransmise en direct par la télévision pendant plus de 10 heures. Otage au singulier : les cinq membres de ce qui restait de l'"Armée Rouge Unifiée" (United Red Army) n'avaient trouvé qu'une aubergiste dans la maison où ils soutinrent le siège de la police.

Les militants présentés, qu'ils soient bourreaux ou victimes, sont tous très jeunes, d'une moyenne d'âge de 20 ans. Ils chantent l'Internationale (en japonais), ils pratiquent ou essaient de comprendre ce qu'est l'autocritique, ils s'appliquent à extirper l'esprit réactionnaire par la force, dans le plus pur style de la chasse aux sorcières sous l'Inquisition. La narration s'arrête avec "l'incident d'Asama-Sansô". Le film s'achève sur une longue énumération, documents à l'appui, des attentats commis dans le monde sous le patronyme d'Armée Rouge Japonaise jusqu'à la fin des années 1970 et des arrestations et condamnations qui sont encore en cours. (dans le film **Carlos**, on voit des membres de l'Armée Rouge Japonaise attaquer l'Ambassade de France à La Haye).

Pour en savoir plus sur les "années de plomb" de par le monde, visionnez **Die Bleierne Zeit**, Margarethe von Trotta (1981) / **Romanzo Criminale**, Michele Placido (2005) / **Der Baader-Meinhof Komplex**, Uli Edel (2008) / **Buon Giorno, Notte**, Marco Bellocchio (2003), par exemple). La dérive observée dans ce film peut avoir un écho dans des films inspirés par le **"Stanford Prison Experiment"** en 1971, une expérience sur une étude du comportement dans l'univers carcéral, en faisant jouer à une partie des participants le



Edgar Ramirez, qui incarne Carlos dans le film d'Olivier Assayas

rôle de « gardiens », et aux autres celui de « prisonniers ». Au fur et à mesure des jours, l'expérience se dégrade dangereusement. Référez-vous à **Das Experiment**, Oliver Hirschbiegel, Allemagne 2001 / **Die Welle**, Dennis Gansel, Allemagne 2008 / **The Experiment**, Paul Scheuring, USA 2010).

**11. Munich**, Steven Spielberg, USA 2005

À la suite des attentats de Munich (Septembre Noir, en 1972), le gouvernement israélien décide d'appliquer la loi du Talion et d'exécuter onze Palestiniens (un pour chaque victime israélienne) liés à cet attentat. Les Palestiniens ont profité des Jeux Olympiques pour attirer l'attention mondiale sur leur dilemme. Les Israéliens vont leur rendre la monnaie de leur pièce. Avner, un Sabra (Juif né en Israël) et Yekke (Juif d'origine allemande) à la fois, ancien garde du corps de Golda Meir et agent du Mossad, est la personne idéale pour constituer une équipe opérationnelle. Avec quatre membres du Mossad, il est chargé d'exécuter ses cibles palestiniennes, où qu'elles se trouvent en Europe. Le film s'inspire du livre controversé **Vengeance: The True Story of an Israeli Counter-Terrorist Team** du journaliste canadien George Jonas. Les membres du commando en viennent peu à peu à se demander si cette réaction est juste ? Si elle va résoudre le conflit ? Cette question, Spielberg se la pose, nous la pose, en nous montrant combien les perspectives peuvent être subjectives : par exemple en ayant dans un même plan ses acteurs qui jouent (et parlent) la scène diffusée en images d'archives sur le poste de TV. Le film offre une réflexion sur l'escalade de la violence, la poursuite et souvent la perte d'un idéal. Le commando sera relevé après avoir exécuté 6 Palestiniens. 3 autres seront tués par d'autres mercenaires. Chaque

victime est immédiatement remplacée, à peine abattue. Les thèmes du terrorisme et contre-terrorisme mettent évidemment la "war on terrorism" des Etats-unis en perspective, toute l'histoire et la politique de ce pays. Le film s'achève, et ce n'est pas un hasard, sur une vue de New York dans les années 1970, les tours du Wall Trade Center se dressent sur la pointe de Manhattan. (Disciplines concernées : Histoire, géopolitique, Education aux médias).

**12. We Are Four Lions**, Christopher Morris, UK 2010

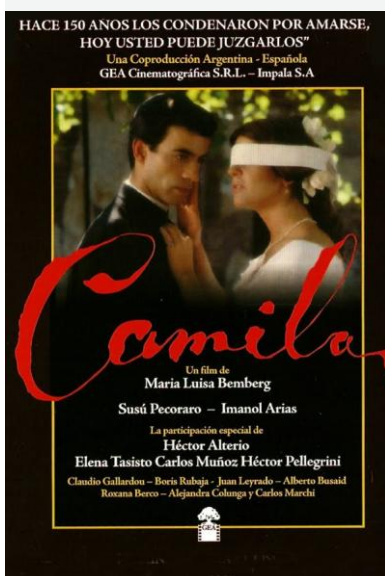
Peut-on rire de tout ? Si rire du terrorisme, des extrémismes, de la violence sanguinaire vous semble une voie possible de catharsis, il faut voir **We Are Four Lions**. Cette comédie-vérité qui se déroule dans un cadre baigné de couleurs, chaleur et même bons sentiments, dénonce avec d'autant plus de force la vacuité, la bêtise crasse et l'horreur sans limites dont peut faire montre l'*homo* dit *sapiens*. Et pose intelligemment la question : y a-t-il pire décision que celle de tuer au nom de Dieu ? À en juger par le quatuor de djihadistes demeurés du film : la réponse est NON, il n'y a pas pire ! Surtout que les quatre sont avant tout sur la voie de la guerre sainte parce qu'ils n'ont rien de mieux à faire, et que si le copain veut devenir une bombe humaine, pourquoi ne pas le suivre ? Ils veulent faire sauter le plus de monde possible avec eux, mais ils sont très incompetents, et la gloire éternelle des martyrs de l'Islam ne semble pas faite pour eux. Le film propose quelques scènes en famille, où les futurs attentats sont discutés à table, devant les enfants, entre la poire et le fromage ! Des gens apparemment tout à fait ordinaires, des scènes de la vie quotidienne... Il en résulte une comédie grinçante, inquiétante, qui offre un riche sujet de réflexion.

**13. Carlos**, Olivier Assayas,





Carlos, et son interprète, Edgar Ramirez



Camila O'Gorman (1828-1848)

France, Allemagne 2010 (5h33)  
**Carlos** explore l'histoire d'Ilich Ramirez Sanchez qui, durant deux décennies, fut l'un des terroristes les plus recherchés de la planète. Entre 1974, à Londres, où il tente d'assassiner un homme d'affaires britannique, et 1994, quand il est arrêté à Khartoum, il aura vécu plusieurs vies sous autant de pseudonymes, et traversé toutes les complexités de la politique internationale de son époque. Le film tente de définir qui était Carlos, avant de s'engager dans LA lutte, et comment il a évolué. L'acteur vénézuélien qui incarne Carlos est parfait d'un bout à l'autre : séduisant, inquietant, brutal, caressant, il campe avec authenticité le révolutionnaire mythique. Edgar Ramirez parle cinq langues couramment, il est beau, racé, il fait corps avec ce personnage arrogant et sûr de lui, qui négocia avec les plus hautes instances politiques et fut financé par elles. Carlos, le vrai, purge en France une peine de prison à perpétuité. Assayas n'a visé ni le panégyrique, ni le réquisitoire. Il nous présente un "fauve intelligent et rusé", dangereux et charismatique. Le film comprend 3 chapitres :

La première partie présente Ilich Ramirez Sánchez, militant pro palestinien d'origine vénézuélienne, qui exécute à Londres puis à Paris et dans toute l'Europe des attentats pour le compte du Front populaire de libération de la Palestine F.P.L.P. Il se rebaptise Carlos. Traqué par la DST, il tue deux policiers français avant de se réfugier au Yémen du Sud, plaque tournante pour l'entraînement des terroristes pro-palestiniens.

La deuxième partie traite essentiellement de la spectaculaire prise d'otages des ministres du pétrole de l'O.P.E.P. réunis à Vienne que Carlos réussit à emmener dans un avion. Mais n'ayant pu obtenir l'autorisation d'atterrir ni en Irak ni en Libye, il

négocie finalement avec le gouvernement algérien la liberté de ses otages contre une somme faramineuse. Ce faisant, il a désobéi au F.P.L.P. qui l'avait mandaté pour exécuter tous les otages ennemis de la cause palestinienne, en particulier Ahmed Zaki Yamani. Carlos n'a plus l'aura du révolutionnaire engagé, il est désormais rétrogradé au rang de mercenaire.

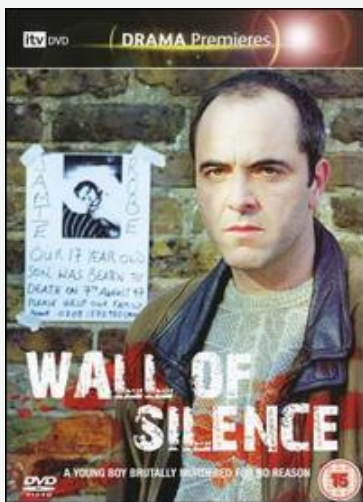
La troisième partie relate le déclin inexorable d'un exécutant lâché par ses commanditaires. Après avoir excellé dans le trafic d'armes, négocié à la table des plus puissants politiques, brassé des sommes folles à lui offertes pour des actes terroristes, Carlos ne sert plus à rien, il devient encombrant, il gêne ceux qui pourraient éventuellement encore l'accueillir. Il essaie de se faire oublier au Soudan, où il tue le temps entre table et boisson. C'est là que la D.S.T. le retrouvera.

Assayas a réussi un thriller hâletant, crédible et parfaitement maîtrisé. On ne s'ennuie pas une seconde, le film est passionnant d'un bout à l'autre et permet de revoir l'Histoire par le petit bout d'une autre lorgnette. (Disciplines concernées : histoire, géopolitique). **(Distribué en Suisse par Frenetic).**

**14. Camila**, Maria Luisa Bemberg, Argentine 1984  
 La première scène du film montre comment la grand-mère de Camila, Ana Perichon, est ramenée manu militari par la soldatesque pour être assignée à résidence, chez son fils (c'est ça ou la prison). Ana Perichon est d'excellente famille, mais sa vie mondaine, sociale, politique et adulte (son amant le plus célèbre fut le Vice-Roi Santiago de Liniers) lui valut le surnom de Maga, et même de Mata-Hari d'Amérique. Son fils Adolfo O'Gorman (aristocrate d'origine irlandaise, comme son nom l'indique) remplira avec conviction le rôle de geôlier jus-



L'exécution de Camila O'Gorman par Francesco Augero (1829-1882)



Affiche américaine de *Un Muro de Silencio*



Lautaro Murua et Vanessa Redgrave dans *Un Muro de Silencio*

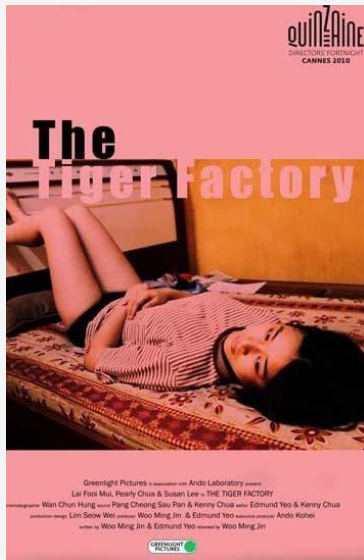
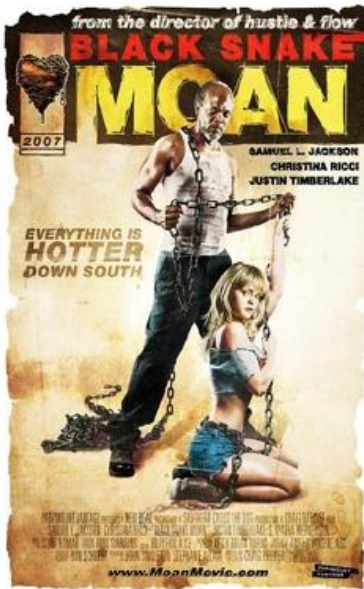
qu'au décès de sa prisonnière, en 1847 : il a honte de sa mère, il aura encore plus honte de sa fille... Camila O'Gorman naît en 1828. Elle aime cette grand-mère rebelle et passionnée. Comme elle, Camila est intelligente, cultivée, et refuse d'être cantonnée au mariage de convention ou au couvent, comme le veut cette société machiste. En 1847, elle fait la connaissance du Père jésuite Ladislao Gutierrez, qui vient également des hautes sphères sociales. Les jeunes gens s'éprennent follement l'un de l'autre. Ils prennent la fuite en décembre 1847, et après des mois de cavale, trouvent refuge dans la province de Corrientes, où ils se font passer pour un couple d'enseignants. C'est un prêtre irlandais, cousin éloigné de Camila, qui les découvrira et les dénoncera. Sur l'ordre du Président Jaun Manuel de Rosas, le couple sera fusillé le 18 août 1848 à la prison de Santos Lugares. Camila a vingt ans, elle est enceinte de huit mois !...

Le couple a commis le crime de braver les lois de l'Eglise, du Gouvernement et de la Famille, et de les ridiculiser en n'exprimant aucun remords : c'était signer son arrêt de mort. Ce film poignant dresse le portrait de l'Argentine de la première moitié du XIXe siècle, dans une structure sociale machiste et rigide où l'Eglise exerçait une domination aussi stricte et arbitraire qu'hypocrite. S'il est encore besoin de films pour alimenter le débat contre la peine de mort et le célibat des prêtres : le voici ! Romance et drame vont de pair, dans un climat de passion et de grande sensualité. L'image est constamment teintée de rouge : rouges sont les Mazorcas, insignes des partisans du tyran Rosas. Rouge l'uniforme des soldats qui exécutent le couple. Rouges les quatre bonnets phrygiens (symboles de liberté) et le soleil qui ornent le drapeau utilisé dans les provinces d'obédience Rosas. (Un film qui se prête aussi à l'étude de la colonisation de

l'Amérique latine par les Espagnols et l'implantation des Britanniques).

#### 15. *Un Muro de Silencio*, Lita Stantic, Argentine, Mexique, UK 1993

Le film débute et s'achève au milieu de bâtiments lugubres, abandonnés, qui sont probablement des CCD (Centres clandestins de détention). Silvia Cassini, dont le premier mari a disparu pendant la dictature militaire (1976-1983), la laissant seule avec une fillette, a refait sa vie avec un nouveau compagnon. L'arrivée de Kate Benson, une réalisatrice anglaise, venue à Buenos Aires pour mettre en scène une histoire basée sur son terrible passé, menace le fragile bonheur de Silvia, qui croyait avoir tourné la page. Kate a écrit un scénario sur la base des mémoires de Bruno Tealdi, un Argentin dont elle a fait la connaissance alors qu'il était en exil. Kate se bat pour le devoir de mémoire, afin que l'horreur ne se répète pas. Elle souhaite rencontrer Silvia, souhait qui n'est pas partagé. Les victimes de l'horreur n'ont pas toujours envie de se souvenir, il est des souffrances que seul le silence apaise. Le film alterne fiction et archives filmées des escadrons de la mort, des manifestations brutalement réprimées, des discours enflammés des militaires au pouvoir et des opposants. Ainsi s'élabore sous nos yeux un aperçu historique précis. Nul besoin de nous montrer les tortionnaires et leurs victimes, ils imprègnent chaque séquence de leur entité invisible. La mise en scène théâtrale de Madame Stantic dessert un peu son sujet, mais le choix de l'actrice engagée Vanessa Redgrave pour le rôle principal relance l'intérêt. Pour en savoir plus sur l'histoire de l'Argentine durant la dictature de la junte militaire et le drame des "desaparecidos" : essayez les films *Garage Olimpo*, Marco Bechis (1999) / *Buenos Aires*



1977, Adrian Caetano (1977) / **La Historia oficial**, Luis Puenzo (1985) / **El Premio**, Paula Markovitch (2011) / **La mirada invisible**, Diego Lerman (2010) / **Aparecidos**, Paco Cabezas (2007), etc. Avec une recommandation toute particulière pour le Luis Puenzo, et si vous avez l'estomac solide, pour le Marco Bechis.

NB : Lire à ce sujet les détails sur le **Plan Condor**, qui avait été élaboré dès 1976 par les dictatures d'Argentine, du Chili, du Brésil, du Paraguay, d'Uruguay et de Bolivie en vue d'éliminer les opposants. Le **Centre de détention Orletti** où étaient retenus et torturés les prisonniers politiques était un ancien atelier mécanique de Buenos Aires.

**16. Black Snake Moan**, Craig Brewer, USA 2006

Lazarus mène, à l'écart d'une petite ville du Mississippi, une vie solitaire, tout en cultivant ses légumes. Sa femme lui a préféré son frère, elle a même avorté pour ne pas lui donner d'enfant : rancœur et tristesse habitent Lazarus. Autrefois, il aimait chanter le blues et jouer de la guitare, mais il a rangé son instrument. Dans un élan de misogynie teinté de religion, il réagit en père fouettard lorsqu'il découvre aux abords de sa ferme une fille à demi-nue couverte d'ecchymoses et laissée pour morte au milieu du chemin. C'est Rae, une jeune nymphomane dont la plupart des hommes du coin ont profité. "Une traînée", dit d'elle sa mère, qui n'a pas su la protéger d'un père incestueux. Lazarus entreprend de la «guérir», l'enchaînant pour l'empêcher de céder à ses démons et pour lui imposer une vie saine ! Un été chaud et moïte du sud, une Blanche légère et court-vêtue, un Noir robuste et frustré, et pas très loin, une communauté dévote et bien-pensante : la tentation du péché et celle de la rédemption, le drame est prêt à sourdre. Les protagonistes s'ob-

servent, se défient, s'approprient et s'apaisent peu à peu. Pas de violence, pas de sexe torride ! Samuel Jackson, Justin Timberlake et Christina Ricci sont bouleversants. Et pour les amateurs de blues, Samuel Jackson chante quelques airs dont le fameux « Black Snake Moan » avec talent et émotion. L'argument du film est directement inspiré des thèmes chers au "blues" : souffrance, tristesse, abandon, cafard.

**17. The Tiger Factory**, Woo Ming Jin, Malaisie, Japon 2010

Dans **The Tiger Factory**, Ping, une Malaisienne de 19 ans, rêve d'aller au Japon. Elle gagne péniblement ses sous dans un élevage de porcs spécialisé dans les mâles reproducteurs et à la plonge dans un estaminet minable. Elle trouve un gain supplémentaire dans une maison de mères porteuses que l'on fait engraisser par des travailleurs immigrés clandestins, aux fins de vendre les nouveau-nés. Mais Ping accouche d'un bébé mort-né.

Le film se permet un sinistre et odieux parallèle entre les saillies des porcs et celles des hommes. Les personnages semblent tous passifs et inexpressifs, apparemment résignés, en dépit des coups que leur porte le sort. L'héroïne de **The Tiger Factory** traîne la savate en permanence, et le film est au diapason. Le sujet était pourtant puissant, mais le scénario, la mise en scène, les dialogues et l'interprétation minimalistes provoquent un effet soporifique garanti. Si l'on en croit le réalisateur, ce serait un effet voulu, cette paralysie étant le reflet de la peur, ou d'une attente angoissée d'une vie meilleure.

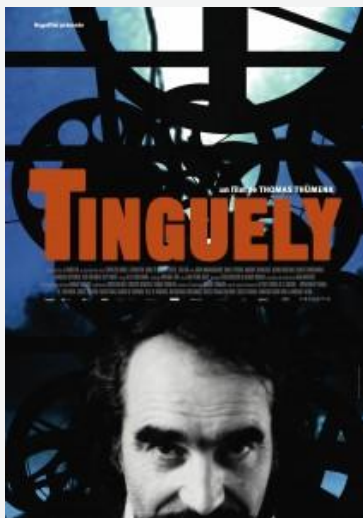
Tourné caméra à l'épaule, dans un style quasi documentaire, le film ne cherche pas les effets, ni ne vise à émouvoir, et il n'émeut pas !



Affiche originale de **Mother**



Affiche originale de **Third Person Singular Number**



**18. Les Yeux de la Vengeance/ Ek Hasina Thi, Sriram Raghavan, Inde 2004**

Une sorte de Monte-Cristo au féminin, dont la vengeance sera terrible. On a ici une victime naïve, et un homme fatal (il est formidablement beau et séduisant). Pas de chorégraphies ni de chants, le ton est celui du thriller réaliste. La belle ingénue se métamorphose en "Powerlady" animée par l'esprit de vengeance, tandis qu'elle purge une peine imméritée. Le leitmotiv du film, ce sont les rats : la belle en avait peur avant la prison, et encore pendant, mais lorsqu'elle fait le mur, ni rat ni rien ne lui font peur. Et ces rongeurs aux yeux rouges marquent les trois actes de ce thriller. L'héroïne, la ravissante Sarika plaît aux hommes, mais elle résiste à leurs assiduités, jusqu'au jour où elle cède au beau Karan qui l'a longuement courtisée. Bonheur de courte durée : en l'absence de son amant pour voyage "d'affaires", elle est arrêtée et condamnée à sept ans de prison pour recel d'une valise suspecte appartenant à un "ami" de Karan, qui s'avère être un tueur. Découvrant qu'elle a été trompée et vilainement utilisée, elle jure de s'en sortir et de se venger. Elle tiendra parole, et il faut voir comment !

**19. Mother, Bong Joon-Ho, Corée du Sud 2009**

Une veuve élève son fils unique de 28 ans, Do-joon, dont le comportement fait douter de sa santé mentale. Il est velléitaire pas très dégourdi, et sa naïveté l'incite à se comporter parfois très stupidement. Un jour, une fille est retrouvée morte et Do-Joon est accusé. La mère engage un avocat qui se révèle incompetent, et se met à la recherche du meurtrier, convaincue qu'elle seule est à même d'innocenter son fils. Tandis que la police est pressée de classer l'affaire, la mère se démène pour sortir son rejeton de prison. Ses démarches dés-

espérées se heurtent à la passivité et au désintérêt de ceux qui pourraient sauver son fils : il n'y a ni gloire ni argent à gagner pour l'avocat vénal, et pourquoi la police chercherait-elle plus loin, puisqu'elle a son coupable ? Les petites gens n'intéressent personne ! Le film explore les parts d'ombre et de lumière d'une relation obsessionnelle et délétère entre une mère et son fils, relation possessive, étouffante, passionnée et brutale, complètement dénuée de compréhension : une mère présentée comme une pieuvre, un monstre menaçant, qui ne connaît pas son enfant, mais qui entame une vraie chasse à l'homme pour le reprendre. Effrayante et fascinante gorgone.

**20. Third Person Singular Number, Mostofa Sarwar Farooki, Bangladesh 2009**

La première heure du film intrigue, révolte et fait rire jaune : Ruba, une jeune femme seule, erre la nuit dans Dacca. Elle est prise pour une prostituée et emmenée au poste. Toute femme seule, jeune et jolie, est complètement ostracisée dans cette société machiste et misogyne bangladaise. Elle doit vivre avec sa famille, ou celle de son partenaire. Elle se voit refuser toute demande d'appartement, parce qu'une femme seule attire les hommes, donc l'infamie sur ceux qui vivent à proximité. Le réalisateur semblait nous promettre le combat d'une jeune femme déterminée à se faire accepter. Au lieu de cela, l'histoire se perd dans une guimauve autour des hésitations amoureuses de la belle entre un chanteur à succès qui l'aime sans oser le lui dire, et son ex-ami qui, sorti de prison, aimerait retrouver une place à ses côtés. Tout ça pour ça, dirait Claude Lelouch !

**21. Tinguely, Thomas Thümena, CH 2010**

«Tout bouge – l'immobilité n'existe pas !» Fort de cette certi-

tude, Jean Tinguely a toujours su capter littéralement le public avec ses œuvres. Ses machines poétiques et ses sculptures animées ont fasciné les gens dans le monde entier. Il y a cette année 20 ans que Jean Tinguely nous a quittés. Quel meilleur lieu que Fribourg, sa ville d'origine, pour évoquer ce talent hors du commun ? Vous saurez tout sur ce film en lisant [la fiche pédagogique e-media sur le film](#) .

\*\*\*\*\*

La cérémonie de clôture a permis au directeur sortant de faire

un discours en trois langues, dont une partie en allemand (il a en tout cas essayé) ! Autant dire qu'il a eu du succès ! Emotion, standing ovation, yeux embués, on prend congé du maître de cérémonie, qui s'en va prendre la direction du Cinéma du Grütli à Genève, après quatre ans de riche programmation à Fribourg. Plus de 320'000 entrées à la dernière édition waintropienne de Fribourg. Rendez-vous en 2012 pour de nouvelles aventures sous la houlette de Thierry Jobin!

**Pour en savoir plus :**

**Le site du Festival de Fribourg :**

<http://www.fiff.ch/programme/films/par-jour.html>

**Pages cinéma du site e-media, cliquer sur *Festival Fribourg* :**

<http://www.e-media.ch/dyn/1066.htm?page=1108.htm>

**Pour tout savoir sur le palmarès de la 25<sup>ème</sup> édition :**

<http://www.fiff.ch/Palmars.pdf>



Suzanne Déglon Scholer, enseignante et chargée de communication, mars 2011/Licence Creative Commons":<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>

allemand: auf Wiedersehen Edouard  
 anglais: goodbye Edouard  
 arabe: فإلى اللقاء Edouard (ma' as-sälāmah Edouard)  
 arabe marocain: فإلى اللقاء Edouard (bslāma Edouard)  
 arménien: ճանապարհը Edouard (čiesutyun Edouard)  
 bolze: tcho técol  
 breton: kenavo Edouard  
 bulgare: довиждане Edouard (doviždane Edouard)  
 chinois: 再见 Edouard (zài jiàn Edouard)  
 coréen: 안녕 Edouard (annyeong Edouard)  
 espagnol: hasta luego Edouard  
 estonien: nägemiseni Edouard  
 finnois: näkemilin Edouard  
 français: au revoir Edouard  
 normand: boujou Edouard  
 géorgien: ნახვამდის Edouard (nakhvamdis Edouard)  
 grec: εις το επανιδήλιν Edouard (is to epanidhlin Edouard)  
 hébreu: תוארתיך Edouard (lehitra'ot Edouard)  
 hongrois: viszontlátásra Edouard  
 islandais: bless bless Edouard  
 italien: arrivederci Edouard  
 japonais: 又ね (matane Edouard)  
 letton: pallec sveiks Edouard  
 lingala: kendé malámu Edouard  
 lituanien: iki Edouard  
 malgache: veloma Edouard  
 mongol: байртай Edouard (balartaï Edouard)  
 néerlandais: tot ziens Edouard  
 norvégien: ha det godt Edouard  
 persan: فلاح اخ Edouard (khuda hafiz Edouard)  
 polonais: do widzenia Edouard  
 portugais: até à vista Edouard  
 roumain: la revedere Edouard  
 russe: до свидания Edouard (do svidanilia Edouard)  
 suédois: hej då Edouard  
 swahili: kwa heri Edouard  
 thaï: 안녕 Edouard  
 ukrainien: попрощай Edouard (porochtchavaï Edouard)  
 vietnamien: tạm biệt Edouard  
 wolof: ba suba ak jam Edouard

**LA LIBERTÉ**